



Marée noire: les combattants de l'impossible

Paru dans Match Sur mer, BP déploie les grands moyens : 53 navires et 2 000 personnes sur place. A Houston, dans le QG, ils sont 600 à se relayer jour et nuit. Par Anne-Sophie Lechevallier et Ghislaine Ribeyre - Paris Match Des nuages de pétrole, orangés et menaçants comme un ciel d'orage, suspendus dans l'eau. Une soupe dégoûtante, mélange de brut et de diluant, invisible de la surface, dans laquelle dérivent quelques poissons morts. Ce 24 mai, à 40 kilomètres au large des côtes de la Louisiane, Philippe Cousteau vit « la pire plongée de sa vie ». Dans son scaphandre, le petit-fils du célèbre commandant enrage, mais il tient la preuve : la théorie selon laquelle le pétrole que crache inlassablement le puits endommagé à 1 500 mètres de fond remonterait à la surface, prêt à être récupéré, est fautive.

Et les diluants chimiques déversés dans la marée noire ne font pas « disparaître » le brut. Exaspéré par ces discours lénifiants, Philippe Cousteau avait voulu aller voir par lui-même : « C'est ce que mon grand-père et mon père auraient fait. » Il n'a jamais connu son père, Philippe Senior, mort six mois avant sa naissance, mais il a repris le flambeau écolo. En sortant de l'eau, Philippe est couvert d'une substance à la fois huileuse et poisseuse, qu'il faut longuement nettoyer. Impossible, en revanche, de se débarrasser de l'odeur suffocante qui vous colle un mal de tête carabiné. « Personne ne peut mesurer les conséquences exactes de ce désastre, parce qu'on ne connaît pas assez bien les océans.

Les Etats-Unis investissent mille fois plus dans l'exploration spatiale que dans celle des fonds marins. On cherche de l'eau sur Mars, mais on n'a aucune idée de ce qui se passe dans nos mers ! » Des Bretons viennent en renfort Pour Tony Hayward, les panaches de pétrole sous-marins vus par Philippe Cousteau n'existent pas. Le P-DG de British Petroleum - dont le QG américain est installé au 501 Westlake Park Boulevard à Houston - le répète : il n'y a « pas de preuves ». Cet Anglais de 53 ans au visage juvénile multiplie les déclarations surprenantes.

Il a d'abord répété que l'impact environnemental de la marée noire serait « très modeste », vu que « le golfe du Mexique est un océan très vaste ». Le 30 mai, il lance à des journalistes : « Personne ne désire plus que moi voir la fin de tout ça. J'aimerais retrouver ma vie d'avant. » Géologue de formation, Tony Hayward a longtemps parcouru le monde pour prospecter offshore, avant de devenir P-DG en 2007. Aujourd'hui, c'est lui qui donne le feu vert à chaque tentative de colmatage de la fuite, en concertation avec les autorités fédérales. Au siège de Houston, il dispose d'une petite armée de 500 à 600 personnes, qui se relaient jour et nuit.

Certaines ont été « prêtées » par des concurrents, comme Shell et Exxon : alors que le président Obama a décrété un moratoire sur les forages en mer, les grands de l'industrie pétrolière se serrent les coudes. Les moquettes des couloirs - jaune et vert, les couleurs de BP - sont régulièrement foulées par des scientifiques de tous poils, appelés en renfort : un expert du forage sur Mars, des astrophysiciens... Les décisions sont prises dans une pièce habituellement réservée aux séminaires de formation et transformée en « Intervention Room ». L'autre point névralgique est une salle obscure rebaptisée « la ruche », où un mur d'écrans vidéo diffuse en direct les images de la fuite, prises par des robots sous-marins. D'ordinaire, la pièce est occupée par une douzaine de personnes. Mais ce jeudi 3 juin au soir, la ruche en accueille 80 : Tony Hayward, des hommes de BP, des scientifiques et Steven Chu, secrétaire d'Etat à l'Energie.

Tous ont les yeux rivés sur les écrans pour suivre la dernière tentative de colmatage. A des centaines de kilomètres de là, au-dessus du puits endommagé, l'offensive est menée depuis la flotte déployée par BP : 53 bateaux, sur lesquels s'activent 2 000 personnes. Sous l'eau, à 1 500 mètres, ce sont les Rov (Remotely Operated Vehicles) qui travaillent. Ces robots sont reliés par un « cordon ombilical » aux bateaux où sont installés leurs pilotes, eux-mêmes dirigés depuis Houston par les experts de la ruche. Les bras de certains Rov sont tellement sophistiqués qu'ils pourraient se saisir d'un oeuf sans le casser. Ce sont eux qui ont effectué les manoeuvres délicates des précédentes tentatives, toutes ratées.

Cette fois-ci, les robots doivent sectionner le tuyau de pompage cassé dans l'explosion du 20 avril avec des pinces coupantes - la scie circulaire utilisée dans un premier temps est restée coincée -, coiffer le puits d'un « chapeau », brancher le conduit qui permet de pomper une partie du pétrole vers un tanker en surface. Au moment où le chapeau est finalement mis en place, toute la ruche - y compris Steven Chu - laisse échapper des cris de joie. Barack Obama durcit le ton contre BP Ce système n'est pas la solution miracle - trois jours plus tard, il ne parvenait à recueillir que la moitié du pétrole jailli de la fuite - mais tout succès, même relatif, est bienvenu. Sous la pression du gouvernement Obama, le géant pétrolier a dû se résoudre à accepter les propositions extérieures.

Tout le monde semble avoir une idée sur la façon de venir à bout de la marée noire. En cinq semaines, 32 000 personnes ont appelé le +1 281 366 5511, le numéro « spécial marée noire » de BP. « Des ingénieurs, des retraités, des femmes au foyer, des Américains, des étrangers », énumère-t-on au QG de Houston. Quatre-vingts employés, dont plusieurs intérimaires embauchés pour l'occasion, réceptionnent les appels et les classent en trois catégories : le colmatage de la fuite, la dépollution et la protection des côtes. Les idées vont des plus sérieuses aux plus loufoques.

Utiliser des aimants pour fixer des tuyaux sur la fuite, envoyer au fond de l'eau des sacs plastique géants qui récupéreraient le pétrole... Certains conseillent même le recours à la bombe nucléaire. L'idée s'est répandue comme une traînée de poudre sur



Internet, obligeant Steven Chu à la rejeter officiellement. Une fois classées, les propositions reçues sont réparties en trois piles : « pas faisable », « déjà envisagé », « faisable ». Seules les idées de la dernière pile (plusieurs centaines) sont examinées en détail. La célébrité n'est pas une garantie d'acceptation : James Cameron, le réalisateur de « Titanic », qui avait proposé son expertise, a été éconduit.

Des bateaux depolluants Mais la proposition d'Ecoceane, une PME de Paimpol, a été retenue. Samedi 5 juin, Eric Vial, le P-DG, décolle donc de Paris vers La Nouvelle-Orléans avec Alexis, un de ses jeunes employés. Leur arme secrète : des bateaux depolluants qui « nettoient » les eaux de surface sans utiliser de produits chimiques, uniquement gr'ce à la mécanique des fluides. Le plus gros de ces navires, le « Catamar », est capable de récupérer 30 hectares de pétrole par heure, jusqu'à un vent de force 5. Entre huit et dix heures de travail suffiraient pour aspirer l'équivalent d'une journée de fuite, calcule Alexis. « Nous sommes prêts à les aider depuis plusieurs semaines, mais BP n'est pas parvenu à gérer la situation, regrette Eric Vial. Le 4 mai dernier, Jean-Louis Borloo a déclaré publiquement que la France était prête à envoyer nos bateaux si les Etats-Unis le souhaitaient. » Une semaine plus tard, le président de la PME bretonne propose directement à BP de mettre gratuitement à sa disposition trois de ses bateaux, avec un capitaine et des instructeurs, à condition que la compagnie pétrolière prenne en charge les frais de transport. Mais la réponse tarde : « L'ambassade des Etats-Unis nous a ensuite indiqué que notre entreprise ne pouvait intervenir que si une demande d'aide internationale était formulée. » C'est chose faite, mais Eric Vial ne sait toujours pas quand ses bateaux - qui arriveront au plus tard fin juin - pourront commencer leur travail. Personne ne semblait vraiment préparé à affronter ce que Carol Browner, la conseillère d'Obama sur les questions environnementales, appelle « la pire catastrophe écologique de l'histoire des Etats-Unis ». Obama lui-même a mis du temps à mesurer l'ampleur du désastre. Aujourd'hui, il se rattrape. Vendredi 4 juin, il arpente pour la troisième fois les côtes de Louisiane. Objectif : rencontrer les « vraies gens », victimes de la crise. Et charger BP : « Ils ont des obligations morales et juridiques après les dommages qui ont été causés, ici, dans le golfe. Nous avons désigné des agents fédéraux pour regarder par-dessus leur épaule. » Sur le terrain, l'homme chargé par Obama de « regarder par-dessus l'épaule de BP » est l'amiral Thad Allen.

Commandant des gardes-côtes, cet hyperactif (George W. Bush le qualifiait de « lapin Duracell ») aurait dû partir à la retraite le 25 mai. Thad Allen a l'habitude des catastrophes. En 2001, il avait été chargé de la réaction maritime au 11 septembre.

En 2005, il avait été nommé « Monsieur Katrina ». Debout à 4 h 30 du matin, il enchaîne les réunions, les visites, les coups de fil et les cafés - son staff connaît l'emplacement de tous les Starbucks de la région. D'abord conciliant avec BP, l'amiral semble avoir la moutarde qui lui monte à la moustache. Il a convaincu Obama de la nécessité de construire six îles artificielles au large des côtes, pour faire office de rempart à la marée noire, et de présenter l'addition - 360 millions de dollars - à BP. L'amiral n'est même pas certain que le rempart fonctionne, mais il pense qu'il faut au moins essayer un « prototype ». « Sur le papier, notre réaction à la marée noire devrait ressembler à un orchestre symphonique, dit-il.

En pratique, c'est comme le bon jazz : de l'improvisation. » .

<http://www.parismatch.com/Actu-Match/Environnement/Actu/Marce-noire-les-combattants-de-l-impossible-192363/>